

Pendant des années, j'ai été myope. Je ne le suis plus. En cela, je me sens redevable à Ronald Reagan d'avoir développé le concept de « guerre des étoiles » dont le relatif échec aura permis à l'industrie civile de récupérer une technologie à visées militaires, celle du laser, pour en faire un instrument de soins médicaux. Bien.

A première vue, on peut considérer que la myopie est un handicap extrêmement... handicapant. Elle compromet la pratique de certains sports, elle interdit l'accès à des activités comme le pilotage des avions, elle condamne l'élève, même le cancre le plus achevé, à demeurer vissé au premier rang, loin du radiateur bien-aimé ; au cinéma, elle vous colle à l'écran ; à la plage, elle vous met directement à portée de griffes des jolies baigneuses examinées de trop près ; à l'église, parce que vous êtes devant, elle vous désigne à l'attention des bigots qui reconnaissent en vous l'un des leurs et vous adressent des sourires complices mais compromettants. Pauvre myope ! Qui pourra imaginer les affres des amoureux lunettés au moment des rencontres rapprochées lorsque se collisionnent les culs de chopos ?

Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'il est possible de retourner le handicap. Une mauvaise habitude, qui va généralement de pair avec les lunettes, pousse le malvoyant à toujours chercher derrière les apparences des choses un hypothétique sens caché. Car le myope, moins par vocation que par nécessité, est un voyeur qui soulève les jupes de l'invisible. Aussi en vient-il à se poser des questions fondamentales : que faut-il voir derrière la myopie ? Par cette tare physique, sous la tutelle implaca-

ble d'un obscur karma, dois-je expier pour quelque horrible crime commis dans une vie passée ? Mieux : quel cadeau cette infirmité peut-elle m'offrir ?

La réponse saute aux yeux : c'est le regard qui est en cause. Celui que nous portons sur notre entourage, sur les gens que nous côtoyons, sur les événements qui nous touchent, les épreuves qui nous frappent, bref, sur tout ce qui nous permet d'affirmer que, en cet instant précis, nous sommes en vie.

En ce qui me concerne et toute modestie mise à part, ce regard s'apparente à celui d'une caméra dont l'objectif permet de s'approcher très près du sujet, puis de s'en éloigner et, par ce mouvement de recul, de s'en distancer. Or, on le sait, la distance est primordiale aux yeux du myope. Elle seule autorise la mise en perspective, l'analyse froide, cartésienne, dépassionnée. Affirmons-le simplement : un bon zoom arrière vous relativise les plus pénibles situations qu'il se puisse rencontrer dans l'existence.

C'est ce regard tour à tour pénétrant ou panoramique que j'ai voulu partager dans les pages qui vont suivre. J'ai le rare privilège de voir se réaliser un projet qui me tenait à cœur depuis longtemps : vivre et voyager sur un bateau. Expérience qui sans être unique n'en demeure pas moins exceptionnelle, suffisamment peut-être pour intéresser ceux qui n'ont pas eu la chance, l'opportunité ou l'audace de prendre le large.

A dire vrai, il ne me paraît pas de sort plus enviable que celui-ci. Imagine-t-on, à l'aube de ce troisième millénaire, une vie étrangère à toute administration, libérée des contraintes tutélaires propres à nos habitudes occidentales, une vie d'homme libre ? Et bien oui, ce mode d'existence est possible, nous pouvons en témoigner.

Dès lors, rien de plus légitime que de vouloir redistribuer un peu de ce bonheur qui consiste à sillonner la planète, sans autres buts avoués que la découverte et l'émerveillement.

Qu'on veuille donc considérer ces pages comme une invitation à monter à bord. Juste pour voir.

* * *

« Partir »

Il y a surtout du bleu sur cette photographie. Le bleu du ciel, celui de la mer. Du bleu à foison et deux taches blanches. Celle d'un voilier, minuscule, suspendu tel un oiseau quelque part entre l'azur et l'océan, et celle, plus grande, de six lettres imprimées en majuscules : « PARTIR »

Tant de bleu qu'on se demande si le photographe devenu ivre, ou subitement fou, n'a pas pressé le déclencheur juste avant de s'y perdre, pour l'éternité.

La carte postale d'opale est là, au-dessus de mon bureau, affichée au mur. Je ne me souviens plus quand je l'y avais punaisée, ni même pourquoi. Peut-être pour colorer naïvement un de ces jours de grisaille silencieuse qui, depuis quelques temps, sont de plus en plus fréquents. Peut-être aussi qu'à l'époque elle m'avait semblé inoffensive, reposante, tout simplement divertissante.

De l'azur jusqu'à l'ivresse ou jusqu'à la folie... Et, presque incongrues, disproportionnées, six lettres blanches : « PARTIR ». Evidente maladresse de l'éditeur. Pourquoi leur donner tant d'importance ? L'image bleue aurait suffi à suggérer le rêve, à susciter l'évasion, il était parfaitement inutile d'y adjoindre ces lettres capitales dont la lourdeur déséquilibre l'image. Absurde. Et dérangeant, car elles m'empêchent de me concentrer sur mon travail d'instituteur corrigeant, tard le soir, après avoir épuisé tous les prétextes pour retarder ce moment, une vingtaine de rédactions.

Or voilà que cet infinitif, je le perçois aujourd'hui comme un sonore impératif. « Oh ! Tu m'écoutes ? P...A...R...T...I...R ... » répète la carte.

Et si c'était ça, la solution... Vite, la page des synonymes, en vrac. Partir : décamper, détalier, mettre les voiles, fuir, s'enfuir, quitter, abandonner, émigrer. Si c'était ça...

Ce serait vraiment trop stupide. Alors, depuis des mois, chaque fois que tu poses un regard sur elle, cette carte te crie le verbe salutaire et toi tu restes sourd ? L'évidence est pourtant là, sous tes yeux. Aveugle, de surcroît.

Il est trop tard. Esquisser une solution, c'est déjà admettre qu'il y a malaise à résoudre. Maudite carte ! Et bien soit, je le concède. Mais ne parlons pas de malaise, tout au plus d'un trouble. Ou mieux : d'une turbulence passée, quelque chose comme un coup de vent qui décoiffe, sans plus, et dont on se souviendra, plus tard, avec amusement. C'était...

C'était il y a quelques mois, un an peut-être. J'avais décidé, par jeu, tout au moins au début, de déposer ma vie sur la table, pour la considérer avec recul, pour l'observer, sans émotion, comme on regarde, sans vraiment la voir, une pomme avant de la manger. Qui n'a pas traversé, au moins une fois dans son existence, cette phase de remise en question, où l'on dresse l'inventaire de ce qui compose son quotidien, où l'on s'interroge sur ses choix, ses valeurs, ses lâchetés et, plus rarement, sur ses réussites ? Et qui peut honnêtement affirmer qu'il s'en est sorti indemne ? Je m'y suis livré, moi aussi, à ce petit exercice au cours duquel j'ai tenté d'analyser le chemin parcouru. Sans complaisance, ce qui fut certainement une erreur. Quelques indulgences m'auraient épargné les tracas de ce soir et, à l'heure qu'il est, vingt rédactions, dûment corrigées et estampillées de rouge, seraient déjà classées dans ma sacoche. Mais bon, le bilan a été établi sans complaisance, je le répète, raison pour laquelle il m'aura laissé

comme un goût insipide. Oui, c'est cela. L'ennui a un goût fade.

J'arrache la carte du mur, mais il est trop tard. Elle m'a catapulté à une altitude suffisante pour que le tableau, mon tableau, original et unique, à la fois mouvant et immobile, m'apparaisse tout entier. Je l'observe, avec le souverain détachement d'un astronaute qui contemple la planète bleue. Qu'est-ce que je risque, à présent ? Il y a quelques mois, pris au jeu, j'en ai analysé au microscope chaque atome, chaque molécule. Chaque cellule a été disséquée, pour déterminer ses composants, puis observée dans ses relations avec ses voisines. Il n'est pas un fragment de ma vie qui n'ait échappé à l'inquisition d'un esprit devenu obsédé par la nécessité de comprendre ce qu'il fait, et comment il fait, dans cette enveloppe charnelle que, jusqu'à preuve du contraire, il n'a pas choisie. Chaque souvenir, chaque image du passé, du moins ceux que ma mémoire a daigné me restituer le temps d'un examen, ont été projetés sur l'écran du juge intérieur. Chaque élément constitutif de mon présent a été replacé dans son contexte, ses ramifications découpées et identifiées, afin de dégager un sens à la mosaïque, de trouver une cohérence à l'ensemble.

Attention, on sort difficilement intact de ce genre d'introspection que d'aucuns préfèrent confier à un prétendu spécialiste, au prétexte qu'il en aura, du fait de son éloignement, une vision plus objective. L'exercice en a condamné plus d'un ; aux antidépresseurs, dans les cas bénins, au séjour en clinique pour les plus sérieux. J'ai réussi à éviter le châtement, mais pas le coup de vent force 7 qui s'ensuivit et qui, tel une tempête par moi déclenchée, dura plusieurs mois. Je la considérai comme définitivement apaisée le jour, ou plutôt la nuit, où je pus dormir d'une traite du soir au matin. Alors aujourd'hui, un retour sur ce douloureux exercice ne m'effraie nullement. Il figure désormais au rayon des affaires classées et je peux

reconsidérer tout ou partie du document archivé sans m'en trouver le moins du monde affecté. Du moins, j'aime à le croire.

Tout compte fait, il n'est pas vilainement coloré, le tableau de ma vie, bien qu'on puisse lui reprocher une trop grande uniformité de tons. Sans être vraiment exceptionnel, il ne manque pas d'harmonie et ses composantes sont assez équilibrées. Il compte quelques zones obscures, bien sûr, quelques indignités culpabilisantes, mais elles ne déparent pas l'ensemble. Mieux, ces ombres ne sont-elles pas indispensables au relief ? J'imagine que nombre d'observateurs le jugeraient plutôt réussi ; beaucoup s'en accommoderaient. Et bien moi pas. Moi plus. Je lui trouve, encore une fois, une certaine fadeur. Il m'arrive même de souhaiter pouvoir le repeindre.

Je le sais, on ne remplace pas la toile, sauf à spéculer qu'une prochaine réincarnation vous apportera mieux. Non, ce que je voudrais pouvoir modifier, c'est le cadre devenu, au fil des ans, trop lisse, trop patiné, trop terne... Est-ce qu'on peut changer de cadre ?

On l'aura remarqué, j'éprouve pour les points d'interrogations une affection sans borne, à dire vrai troublante, presque sensuelle. Ils ont une élégance féminine, ils sont souples, avenants, parfois tremblotants et n'affichent pas cette mâle suffisance, raide et définitive, du point d'exclamation. Un point d'interrogation vous bouscule sans méchanceté, culbute les limites du monde connu, relance la pensée, est capable de la faire rebondir, à travers des univers inexplorés, vers des sommets vertigineux. En fait, la vie entière de l'être humain se résume entre ces deux signes de ponctuation. Le petit d'homme naît avec un point d'interrogation dans le regard, il mourra sur un point d'exclamation. Ce qui se situe entre deux n'est que le temps d'une respiration...

Or on n'échappe pas à un point d'interrogation. Démonstration.

« Qu'as-tu fait de la toile que je t'ai prêtée, durant toutes ces années, dis-moi, qu'as-tu dessiné, point d'interrogation ? Sois bref, point d'exclamation »

Réponse :

— Au cours de ces années, j'ai banni toute forme d'imprudencence ; je me suis cantonné dans une routine frioleuse, dans une rassurante et helvétique quiétude où l'accumulation des avoirs suffit à faire croire au bien-être. Une fonction d'enseignant, honnête et donc honni des cancre ; des grades et des honneurs dans la pratique d'un sport que l'on nomme pompeusement Art martial ; une propriété dans la campagne vaudoise, et puis aussi voitures, voyages, collection d'assurances... Regardez ! Rien ne manque à la panoplie sécuritaire de ce bourgeois achevé (Ah que ce constat me coûte !) qu'au fil des ans je suis devenu. Je me suis confortablement installé dans un monde d'adulte où le rêve, l'aventure, l'imprudencence ont été déclarés hors-la-loi. Le conformisme est sauf, l'illusion quasi parfaite, la résignation accomplie.

— C'est un aveu ?

— Non, tout au plus une évocation.

— Alors, de quoi te plains-tu ?

— Et bien, je crois... enfin, il me semble, avoir regardé dans la fausse direction. A tellement contempler nos mains qui accaparent, nous détournons nos yeux de l'essentiel ; alors petit à petit, insidieusement, le champ de la vision se rétrécit au point de ne plus considérer que son propre centre, le cœur s'empâte, la faculté de s'émouvoir s'émousse. Quant à la capacité de se révolter, n'en parlons pas ! Celle qui fut le moteur de ma jeunesse, qui me rendit suspecte toute forme d'autorité, est aujourd'hui cliniquement morte. Et pourtant j'ai essayé, ça on ne pourra pas me le reprocher, de chercher au plus profond de moi une raison de vivre. Je n'ai trouvé que des poussières de vieux enthousiasmes éculés, des raclures d'arguments, rien qui puisse aider à tenir debout. Je me retrouve donc à vivre dans une

sorte d'effarement distrait, une sottise quiétude qui tient lieu de médiocre bonheur ou d'heureuse médiocrité, va savoir. Le temps a balancé son pendule d'hypnotiseur et moi, je me suis laissé piéger.

— Tu dois te réveiller, point d'exclamation.

J'accorde un sursis aux rédactions, les glisse dans ma sacoche, replace la carte postale contre le mur et vais me coucher.

PARTIR...

* * *

Suisse, le lendemain

Pour me réveiller et m'extraire de cette léthargie, les signaux d'alarme ne manquent pourtant pas. Ils sont là, indélébiles, opiniâtres, inscrits pour toujours dans ma mémoire et ne requièrent pas un grand effort pour réapparaître, avec toute leur charge émotionnelle, sur mon écran intérieur. Leur seule évocation pourrait, le cas échéant, fournir l'élan nécessaire à un éventuel départ. A la vérité, je ne les sollicite que rarement, sans doute parce que je ne suis jamais parvenu à les considérer sans en être bouleversé. Quant à savoir pourquoi ils sont incrustés là, pourquoi eux et pas d'autres, cela procède de cette mystérieuse alchimie de notre mémoire qui sélectionne, transforme, rejette, retient, sans que nous sachions quels obscurs critères président à ces opérations. Des exemples ? Soit ! Petit tour d'horizon...

Varsovie, juin 1991
l'enfance enchaînée

Je me suis présenté, à l'heure convenue et sous un ciel grisâtre, à la porte d'un bâtiment ocre, après une heure de bus qui m'a conduit jusque dans cette banlieue ouvrière de la capitale polonaise. En face, sur le trottoir quasi désert, une femme vendait toutes sortes d'objets hétéroclites : chaussettes, casquettes d'officiers soviétiques, images pieuses, fausses montres, vrais oiseaux en cage... Cet immeuble jauni aurait pu ressembler à une quelconque école, n'étaient les barreaux à certaines fenêtres. On m'a ouvert

et après vérification des autorisations du ministère, laissé entrer.

Un mois auparavant, ému comme un jeune communicant, j'avais poussé la porte de la maison familiale dont Edmond Kaiser avait fait le siège de son organisation humanitaire, à Lausanne. Le sauveur d'enfants avait écouté mon indignation, fébrilement exposée. « Des gosses, monsieur, des enfants de dix ans, et même moins, sont enfermés dans une prison, en Pologne. Au nom de quelle loi peut-on tolérer cette abomination ? Et je ne vous parle pas de l'épiscopat, qui tient des propos indignes et révoltants à l'encontre des petits atteints par le sida. Pourtant il existe une Convention internationale des droits de l'enfant, que les Polonais ont signée et ratifiée et que, manifestement, ils ne respectent pas. Que pouvons-nous faire ? Mandater des avocats ? Alerter l'ONU ? Ecrire à Lech Walesa ? »

On m'a laissé entrer. (Bien sûr, il n'y a jamais eu de prison pour enfants en Pologne. Vous autres Occidentaux subissez encore les effets de la désinformation datant de la guerre froide. Tout cela est bien fini, aujourd'hui. Nous sommes de vrais Européens. En revanche, si vous voulez voir ce que l'Etat social fait pour les orphelins, vous serez le bienvenu, m'avait-on répondu avant de me concéder le laisser-passer.)

Je suis entré, pour voir, suivant en cela le conseil d'Edmond Kaiser. « La Convention des Droits de l'enfant est un texte scélérat, inventé par les puissants pour nous anesthésier. Oubliez les textes et agissez ! Avant de faire quoi que ce soit, allez vous rendre compte sur place, collectez des informations, faites une enquête. Après, s'il le faut, nous agirons. Mais allez d'abord voir »

Et j'ai vu. Des couloirs gris, propres et des salles vides, car à cette heure-ci les enfants étaient tous en classe. A une exception, toutefois, un cas qui présentement semblait poser problème au directeur.